LAURENT CHABIN

# CHIENS DE RUE

ÉPISODE 1

## La nuit de la honte

TAG

LAURENT CHABIN

# CHIENS DE RUE

ÉPISODE 1

## La nuit de la honte

Héritage jeunesse

Je n'arrive plus à dormir.

Je me retourne cent fois dans mon lit. Inutile. Le même cauchemar revient avec plus de force. Un cauchemar de haine et de sang. De peur…

J'ai l'impression que je ne dormirai plus jamais. L'impression que je n'ai jamais dormi.

Pourtant, ça ne fait même pas une semaine que c'est arrivé. Qu'est-ce que c'est qu'une semaine, dans une vie ? Pas grand-chose ? Pour les autres, peut-être. Mais pour moi, c'est énorme. C'est comme si j'avais toujours eu honte…

***

C'était samedi dernier. Il faisait encore beau. Sans doute un des derniers jours de beau temps avant l'hiver. J'ai eu envie d'en profiter en allant marcher jusqu'au bord du fleuve, même si c'est assez loin de chez moi.

Il restait une bonne heure avant la tombée de la nuit. Mes parents regardaient la télé et ils ne se sont même pas aperçus que je disparaissais. Comme toujours. J'ai l'habitude…

J'ai traîné un bon moment sur les berges, en face de l'île des Sœurs. Puis, comme le soleil se couchait, j'ai décidé de rentrer.

J'étais complètement perdu dans mes pensées. Il faisait noir, maintenant. Tout à coup, après une série de ponts sous lesquels j'étais passé presque sans m'en rendre compte, je me suis aperçu que je me trouvais dans le bas de la rue d'Argenson.

L'endroit était sinistre, oppressant. Pas une maison, pas un brin d'herbe. La rue était encaissée sous la maçonnerie des ponts.

Un dernier tunnel passait sous le chemin de fer. Je l'ai franchi en serrant les fesses, mal à l'aise, oppressé par l'aspect sinistre de la rue.

Je débouchais à peine du tunnel qu'un cri strident a retenti. Ça provenait d'une sorte de terrain vague, sur ma gauche. Pas d'éclairage public à cet endroit. Tout était plongé dans l'ombre.

Je me suis immobilisé. Un autre cri a retenti. Un cri de fille. Et pas un cri de joie…

***

Mes yeux se sont un peu habitués à l'obscurité. Cette fois, j'ai aperçu un groupe qui s'agitait contre le talus qui borde le chemin de fer. Étaient-ils trois, quatre ?

Je les distinguais mal. J'ai avancé d'un pas. Oui, ils étaient trois. Deux garçons et une fille.

J'ai entendu le bruit étouffé d'un coup porté avec force. La fille s'est effondrée sur le sol.

Un des garçons l'avait frappée violemment.

L'autre s'est précipité et l'a immobilisée sur le dos en posant un genou sur son épaule, puis il a placé une de ses mains sur sa bouche pour l'empêcher de crier de nouveau.

Ce qui a suivi n'est pas très difficile à deviner. Je n'ai plus entendu que des gémissements et des halètements. Je ne voyais plus grand-chose, sauf le dos de celui qui s'était allongé sur la fille. L'autre la maintenait toujours en la bâillonnant sauvagement.

Dans le noir, impossible de distinguer leur visage.

J'aurais dû intervenir. Tout ce que j'avais appris me disait que je devais intervenir, que je ne devais pas rester passif. Au moins courir, appeler, crier, alerter des passants…

Mais je n'ai pas pu. J'étais paralysé par la peur. Pas une peur panique qui m'aurait fait filer comme un rat, mais une peur profonde, glaciale, qui m'avait transformé en statue. Je

ne pouvais rien faire. Ni fuir, ni m'interposer.

Là où je me trouvais, j'ai pensé qu'ils ne pouvaient pas me voir. J'étais à demi dissimulé par le talus, au sortir du tunnel. Protégé, en quelque sorte. Et j'ai laissé cette fille se faire battre et violer sans bouger, sans même émettre le moindre son.

Puis le premier garçon s'est relevé et l'autre a pris sa place. La même scène a recommencé. Une violente nausée s'est emparée de moi. J'ai vomi sur le trottoir. Ç'a été comme un déclic. Je me suis enfin libéré de cette paralysie.

Je ne suis pas allé porter secours à la victime pour autant. Au contraire, aussitôt que j'ai retrouvé l'usage de mes jambes, ç'a été pour m'enfuir. J'ai foncé par une rue transversale et je me suis retrouvé rue Charlevoix, puis j'ai retraversé le canal.

Là, je me suis remis à marcher. J'étais assez loin du lieu du crime. Mais plus